

Ein tor de force... et de bête

Un tour de force... et de bête

La vieux Papon de lai Cadiche étot en train de labouérer son champ de lai Chintre pour fére ses emblaives. Ein maitin, aipré aivouair pansé son neurin et sai neurson, quanqu'al eut aivolé son étuéllée de soupe au laird, vouéqui-ti pas qu'au moument de yier ses deux vaiches, a ne s'aiviyé-ti pas que sai Moutonne étot ârié chu tellement égambinée qu'ille ne pourtot pus sai patte ai bas!...

Al eut béais l'y regairder, torner-virer ai l'entor, l'y peucener dépeu l'ôs-virot jeusqu'és p'tiots agrots et dans lai cramponière, al eut béais dégraponner et graivûter en por-dessous, a ne vie ni a ne troué frimance de ran... « Tounnarre ai tai gambinerie et peu ai tai gambinerie étou. qu'a se mettai ai élâder... Me vouéqui bin loti ai ç't'heure!. qu'ment qu'I vas fére moué?... Mas chi le cinq cents milliards de D... étot don bramant chouéyu chu les bambineries de vaiches pou' les émertoueiller chu plaice!...

Mas, al eut béais bondener, tapiner des pieds, craqueiller des dents, foute sai calotte en l'air, et mouinme lai paufouler de raige... çai ne chouinge ran de téfait... A feillé bin mouinme qu'a lai raimasse peu qu'a deureuse.

A finiché, aipré aivouair bin tamponné, pou' réfléchir, ce qu'ai airol bin du fére d'abord... pas vrai?... A se dié qu'a tâcherot moyen de fére v'nite ai ç'souair, chi çai se pouvot, vou demain le maitin, le P'tiol Pierriche des Ugènes qu'étot pas

Le vieux Papon de la Cadiche était en train de labourer son champ de la Chaintre pour faire ses semailles. Un matin, après avoir pansé son cochon et ses volailles, quand il eut avalé son écuellée de soupe au lard, ne voilà-t-il pas qu'au moment d'atteler ses deux vaches, ne s'aperçut-il pas que sa Moutonne était en effet si claudicante qu'elle ne pouvait même plus s'appuyer sur sa patte.

Il eut beau y regarder, tourner, virer autour, appuyer avec le pouce depuis le Paturon jusqu'aux petits ergots et dans le pied fourchu, il eut beau gratter et nettoyer en dessous, il ne trouva pas l'ombre de rien. « Tonnerre de ta boiterie et de ta boiterie aussi... » qu'il se mit à brailler. Me voici bien loti maintenant ! Comment je vais faire moi ? Mais si le cinq cent milliards de D... avait donc besoin de s'occuper de boiteries de vaches pour les écraserer sur place !

Mais il eut beau bougonner, piétiner, grincer des dents, jeter sa casquette en l'air et même la fouler de rage, ça ne changea rien du tout. Il fallut même qu'il la ramasse et qu'il se calme.

Il finit, après avoir bien gesticulé, par réfléchir, ce qu'il aurait dû faire d'abord... Pas vrai ? Il se dit qu'il essaierait de faire venir ce soir, si c'était possible, ou demain matin, le petit Pierriche de Ugènes qui n'était pas mauvais rebouteux, pour faire la prière ;

ch'tit reboutou, pou' y fére lai peurière; chi çai n'aivot point d'aution, on fairot mander l'airtisse.

Er aittendant, a te l'y fructionné qu'ment qu'a faut, lai queuche d'aivoi de lai saumeure d'aiquand eine couerne de laird, peu a r'mettai la Moutonne ai sai plaice dans le touet aipré l'y aivouair beillé eine forchie de peilfe pou l'aibûyer.

Voué, mas tôt çai n'y aivot guère ai fére son ovraige. Lai Colette de lai Fanchette du Carabinier, sai fonne, l'y diot qu'a fairot bin de d'mander ai ein de lous vouésins, chez le Polyte du Crot Bairbou vou chez le Couliche de lai Manette, d'y prôter eine vaiche pou' y fére finite son champ. « Ah ma fo-voué ! qu'I va encoué ai'ller emprunter eine bête, qu'a répondu... D'aibold, a m'en faudrot eine que feusse de lai mouinme main, et peu saivouair chi a voudrint s'endeurer d'aiquand nô't Cornialle !... Et peu d'aivou çai qu'ment que le Diabe ot lâché chu nous, quoué que prouve qu'a n'airriverot pas des fois quéque enti-magerie pou' l'aïmouéster? Et bin I serins frais!...»

Peu, aipré aivouair sungé ai tôt ce que pouvot surveni de pis qu'en tant, a dié tôt d'ain coup ai sai fonne: «Te ne sais pas, veille!... I n'ai pus ran que deux journaux ai pouégne ai lâbouérer : a me vint eine idée : pourquoué qui ne m'aïttolerôs pas d'aiquand n'ot' Cornialle qu'ot gentite qu'ment ein aigneais, pou' finite ces deux vous trois tornées de chairrue-laites ?... » — « Mas, mai grand' foué jeurée, t'es don raicle toqué, sacré vieux bête !... qu'y réponde lai Colette, dépeu que le monde ot monde on n'aivot jemas vu çai!...» — « Ah! vouéda! que lai rembarré le Papon,

si ça n'avait pas d'effet, on ferait mander le vétérinaire.

En attendant, il te lui frictionna comme il faut la jambe avec de la saumure sur une couenne de lard puis il remit la Moutonne à sa place dans l'étable après lui avoir donné une fourche de paille pour l'amuser.

Oui mais tout ça ne l'aidait guère à faire son ouvrage. La Colette de la Françoise du Carabinier, sa femme, lui dit qu'il ferait bien de demander à l'un de leurs voisins, chez l'Hippolyte du Crot Bairbou ou chez le Nicolas de la Manette, de lui prêter une vache pour finir son champ. « Ah sûrement pas ! Que je vais encore aller emprunter une bête, répondit-il... D'abord il m'en faudrait une qui fût de la même main et puis à savoir si elles voudraient s'entendre avec notre Cornialle !... Et puis en plus, vu que le diable est lâché sur nous, qu'est-ce qui prouve qu'il n'arriverait pas des fois quelque sortilège pour l'amoindrir ? Eh bien, nous serions frais ! ».

Puis, après avoir songé à tout ce qu'il pouvait survenir de pire, il dit tout à coup à sa femme : « Tu ne sais pas vieille (*terme aimable*)... Je n'ai plus que deux journaux à peine à labourer : Il me vient une idée : Pourquoi que je ne m'attellerais pas avec notre Cornialle qu'est gentille comme un agneau, pour finir ces deux ou trois tournées de charrues là ?... » - « Mais, ma grande foi jurée, tu es donc complètement toqué, sacré vieux bête !... lui répondit la Colette, depuis que le monde est monde on n'aurait jamais vu ça... » - « Ah ! Certes ! lui rétorqua le

et bin chi on n'é jemas vu çai on vait y voua!... I m'aittole !... Cré nom de Feu ! le vieux Guiaudaine é bin pourté sai vaiche que ne voulot pas maircher jesusque vé le touérais !... I me sens bin chi fort que lu et peu étou chi malin... n'nô ?... Et bin, le Diable devrot-ti prend're les airmes, qui tin'ré, I t'en répons, mon bout de joug!... Te vas me yier, qui te dis, d'ai-quand lai Cornialle !... »

Lai Colette que sait mieux que nue, que son homme ot pus entêté qu'eine quai-leuche et qu'a n'é quère pus de rayon qu'ein couéchon pris ai sarre dans eine barrère, ne dié pus ran.

Ille les yié don têt fin deux qu'ment qu'a voulot, lu d'aivou eine joulotte et eine caipe en por-dessous le joug paiss' qu'ai aivot l'ai cabouèche moins grouse que lai vaiche, peu les vouéqui paitis tos les trois dans lai couteure. — A y évot des pléchies têt ai l'entor, chi bin que c'étoit molâsié qu'ment têt de fére les contors.

Lai Collette aittollé don ses deux an-niaux d'aipré le train de rouales : ille peurné les deux cornes de lai chairrue sans lâcher sai grande aigiiyon, peu tiâ !...

a les vouéqui paitis ai laibouérer... Voué, mas çai n'ai'llot pas têt sou. Le vieux qu'étoit justement du coûté du piant, aivot béais se reverper, tirer et pousser chi fort que les œillots y en sortint de lai tête, lai vaiche qu'étoit de trébin lai pus forte, le mâtriyot ; maugré lu, ille le poussot dans lai pléchie. Lai veille, en chouâchant chu les deux mouinges, fiot tos ses éconforts pou' redrosser lai chairrue; ille diot de temps en temps: « tiâ Cornialle!... » Mas ille ne diot ran

Papon, et bien si on n'a jamais vu ça on va le voir !... Je m'attèle !... Sacré nom de Feu ! Le vieux Claudaine a bien porté sa vache qui ne voulait pas marcher jusque vers le taureau !... Je me sens bien aussi fort que lui et puis je suis aussi malin... N'est-ce pas ?... Et bien le Diable devrait-il prendre les armes, je tiendrai, je te l'assure, mon bout de joug !... Tu vas m'atteler, je te dis, avec la Cornialle !... »

La Colette qui sait mieux que personne que son homme est plus entêté qu'une mule et qui n'a guère plus de cervelle qu'un cochon qui s'est pris la tête dans une barrière, ne dit plus rien.

Elle les attela donc tous les deux comme il le voulait, lui avec un petit joug et une cape passé par dessous le joug puisqu'il avait la tête moins grosse que la vache, puis les voici partis tous les trois dans le champ. - Il y avait des haies tout autour, si bien que c'était malaisé comme tout de faire les contours.

La Colette attela donc ces deux animaux après la charrue : elle prit les deux cornes de la charrue sans lâcher son grand aiguillon, puis « hue » !...

Et les voilà qui commencent à labourer... Oui, mais ça n'allait pas tout seul. Le vieux qui était justement du côté de la haie avait beau se redresser, tirer et pousser si fort que les yeux lui sortaient de la tête, la vache qui était de loin la plus forte, le dominait ; Malgré lui elle le poussait dans la haie. La vieille en appuyant sur les deux mancherons, faisait tout ses efforts redresser la charrue : Elle disait de temps en temps « avance Cornialle... ». Mais elle ne disait

au'poor Papon que se déforrot pou' t'ni bon le dévers et jeurot et bordonnnot. tât ce qu'a saivot.

Vous se pensez bien qu'en viant qu'ai aivot béais fére, qu'a ne pou-vol pas t'ni coup qu'ment qu'a voulût, al étot moitié fou ; tât le fiot enraiger: a s'en peurnot d'aipré lai chairrue, les vaiches, le champ, sai fonne... al en feumot!...

«Mas, sacrée vieille Loup-Vérou de peute iveure, qu'a die., airâgne-moué dont étou! Te voués bin qui ne suis pas lai rouâ! » Ai pairti don de ce moument-lai, lai Colette le tiâlé étou: «Tiâ Cornialle peu l'autel... Tiâ, toué étou Papon!...» qu'ille diot ait tât bout de chemi. Mas c'étot pas les tialements que beillint de lai force au poor ébécille. Al aivot béais fére, al aivot béais se décairquaïsser, lai vaiche le repoussot toujours dans lai brosse, chi bin qu'a s'épeunot de pus belle les jairots, qu'a dévouérot tât les queuchots de sai culotte, et que, d'aivou lai vaiche, qu'ment qu'ai ai'llint tât de traivers, a fiint des rouâs tât de jingouais ! C'étot don ein traiveil que ne ressembloit ai ran et que n'étot ni fait ni ai fère !

Le vieux Papon qu'y viot bin, étot transporté de ne pas pouvouair en mieux chévi. A contuniot de bordonner des éca-fouellations de peuts jeurons. Ai lai fin, qu'ment qu'a ne pouvot pus hocter ni cheveille-touerde, qu'ai aivot chu chaud qu'a pichot l'eaie de pairtout, a se fouté ai queurier ai sai fonne sans en sunger pus long, raide aiveusuié non lai raige: «Mas, te ne fâs que de m'airâgner ! Pique-moué don étou, N. de D... de veille gairce ! Te voués bin que la vaiche me

rien au pauvre Cadet qui se défendait pour tenir bon le devers et jurait et bougonnait tout ce qu'il savait.

Vous pensez bien qu'en voyant qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait pas tenir le coup comme il aurait voulu, était à moitié fou ; tout le faisait enrager : il s'en prenait après la charrue, la vache, le champ, sa femme... il en fumait !

« Mais sacrée vieille Loup-Vérou de maudite graine, disait-il, stimule-moi donc aussi ! Tu vois bien que je ne suis pas le sillon ». A partir de ce moment-là, la Colette le harangua aussi « Avance Cornialle, et l'autre aussi !... Avance aussi toi Papon !... » disait-elle à tout bout de chemin. Mais ce n'était pas les cris qui donnaient de la force au pauvre imbécile. Il avait beau faire, il avait beau se décarcasser, la vache le repoussait toujours dans la haie, si bien qu'il s'épinait de plus belle les jarrets, qu'il déchirait toutes les jambes de son pantalon, et que, avec la vache, vu qu'ils allaient tout de travers, ils faisaient des sillons tout de guingois. C'était donc un travail qui ne ressemblait à rien et qui n'était ni fait ni à faire !

Le vieux Papon qui le constatait bien, était désolé de ne pouvoir mieux en venir à bout. Il continuait de bougonner des bordées de vilains jurons. A la fin, comme il ne pouvait plus respirer ni marcher, qu'il avait si chaud qu'il pissait l'eau de partout, il se mit à crier à sa femme sans penser plus loin, raide aveuglé par la rage : Mais tu ne fais que me stimuler ! Pique-moi donc aussi, N de D... de vieille garce ! Tu vois bien que la vache me fout

fout têt le temps dans lai pléchie ! »

I ne sais pas chi lai Colette piqué le vieux essomé d'aiquand son aiguûyon paiss' qu'on ne me l'ai pas dit, mas ce qui sais bin, et note vieux lordais doit, bin le saivouâîr étout ai ç't'heure, ç'ot que chi le Papon étot moins fort que sai vaiche, al étot ârié trébin pus bête...

tout le temps dans la haie ! »

Je ne sais pas si la Colette a piqué le vieil idiot avec son aiguillon parce qu'on ne m l'a pas dit mais ce que je sais bien, et notre vieux lourdaud doit bien le savoir maintenant, c'est que si le Papon était moins fort que vache, il était cependant bien plus bête...

Ce conte est tiré de l'ouvrage d'Alfred GUILLAUME,
« L'Ame du Morvan »,
édité en 1923 par Madame Gervais
et dont seuls quelques exemplaires portent le nom de l'Auteur.
Une réédition a été réalisée en 1971 par « Les amis du vieux Saulieu »

La traduction française de ce texte a été réalisée par
l'atelier patois d'Alligny-en-Morvan.